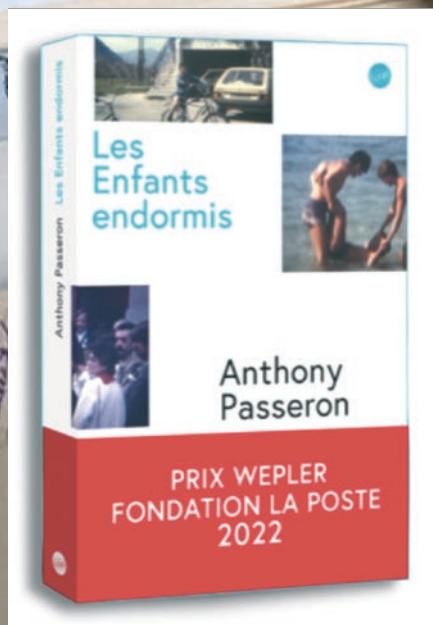


# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



## Sommaire

Dossier

Anthony Passeron

Prix Wepler Fondation La Poste 2022

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Anthony Passeron
- 05. Extraits choisis - « Les Enfants endormis »
- 06. Discours des lauréats - Prix et Mention
- 07. « GPS » de Lucie Rico, Mention spéciale du jury
  
- 09. George Sand et Emmanuel Arago.  
Correspondance
- 11. Dernières parutions
- 13. Agenda
- 15. Les 15 ouvrages soutenus par la Fondation La Poste en 2022



## Édito

### Anthony Passeron

#### Prix Wepler Fondation La Poste 2022

Nathalie Jungerman

Comme chaque année, depuis vingt-cinq ans, le prix Wepler-Fondation La Poste a été attribué en novembre dans la joie et la fête. Le jury, présidé par Marie-Rose Guarnieri (librairie des Abbesses), a récompensé Anthony Passeron pour son premier roman *Les Enfants endormis*, paru aux éditions Globe. Avec *GPS* publié chez P.O.L, Lucie Rico s'est vu décerner la mention spéciale. En 2021, elle était la lauréate du prix du Roman d'Écologie pour *Le chant du poulet sous vide* (P.O.L.). Un prix doté par le Groupe La Poste dans le cadre de ses engagements en faveur de la transition écologique.

Dans *Les Enfants endormis*, Anthony Passeron décrit avec pudeur le bouleversement produit par l'apparition du VIH/sida dans une famille de commerçants de l'arrière-pays niçois à une époque – le début des années 1980 – où l'on ne savait rien du virus et où le déni, la honte et le silence accompagnaient la solitude des malades et de leurs proches. Le roman est construit sur une alternance entre des chapitres à caractère biographique et d'autres très documentés qui relatent les avancées de la recherche médicale et scientifique, jusqu'à la découverte des traitements. L'auteur interroge son histoire familiale marquée notamment par la mort de son oncle héroïnomane et parallèlement, il rend compte de la mobilisation des infectiologues, immunologistes et cliniciens, des conflits aussi, et des difficultés rencontrées par ces jeunes chercheurs qui ont bien souvent travaillé dans l'indifférence.

Rencontre avec Anthony Passeron le temps d'un entretien.

# Entretien avec Anthony Passeron

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**« Ce livre est l'ultime tentative que quelque chose subsiste. Il mêle des souvenirs, des confessions incomplètes et des reconstitutions documentées. Il est le fruit de leur silence. », écrivez-vous dans le prologue qui introduit et contextualise votre roman, *Les Enfants endormis* (éd. Globe). « Leur silence » est celui des membres de votre famille qui n'ont jamais pu parler du sida et ont tu les causes réelles du décès de votre oncle Désiré, de sa femme, puis de sa fille. Était-ce parce que votre famille n'avait pas réussi à s'inscrire elle-même dans l'histoire collective ?**

**Anthony Passeron** Une des impressions qui ont précédé l'écriture de ce livre est que ma famille a traversé l'épidémie de sida sans la penser. D'abord parce que l'urgence était ailleurs pour eux. Il fallait faire face à la maladie des proches, les accompagner au mieux, tâcher de tenir bon face aux rumeurs du village, à la honte qui accompagnait inévitablement cette maladie à l'époque. Une fois les cercueils refermés, aucun d'entre eux n'a plus jamais reparlé de cette époque. J'ai assisté à cela à hauteur d'enfant et j'ai été marqué par leur courage. Devenu adulte, en me documentant, j'ai constaté que le sida avait été peu raconté du point de vue des familles et notamment dans le monde rural. J'ai voulu effectivement les inscrire dans cette histoire et leur montrer à quel point ce qu'ils avaient traversé avait une dimension historique, géographique et sociale collective.

**Est-ce que les membres de votre famille ont en quelque sorte « adhéré » à votre récit ? Comment ont-ils réagi à la lecture du livre ?**

**A.P.** Ils ont été très émus évidemment. Certains tâchaient d'oublier

cette histoire depuis bientôt 40 ans et n'ont pas compris mon besoin d'en parler. Pour d'autres, cela a eu un effet plus libérateur : alors qu'ils n'en avaient jamais évoqué le moindre souvenir, ils reprennent la discussion autour du livre qui leur apparaît comme un prétexte pour échanger leurs souvenirs, leurs points de vue... Évidemment, le fait que l'histoire soit désormais racontée par quelqu'un de plus jeune les dépossède d'une part de leur maîtrise du récit familial. En ce sens c'est une transgression que tous ne sont pas encore tout à fait en mesure d'accepter. J'espère que l'expérience fera son chemin.

**Votre livre est un premier roman. Est-ce le besoin de parler de cette histoire familiale qui a précédé le besoin d'écrire ?**

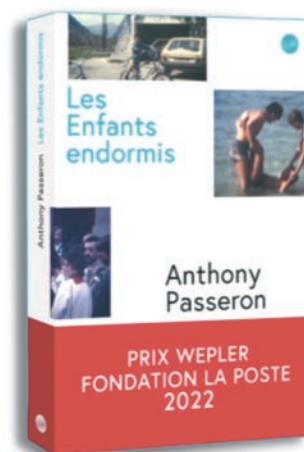
**A.P.** J'avais déjà écrit à des échelles plus modestes, essentiellement sur internet. De la poésie, des nouvelles, des chansons... Je n'avais pas la confiance nécessaire pour me lancer dans l'écriture d'un roman. J'avais bien entendu cette histoire en tête mais il m'a fallu des années pour trouver le courage de le faire mais surtout l'angle à travers lequel l'aborder pour tâcher d'en donner toute la profondeur, y intégrer mon obsession géographique pour la périphérie. Ce n'est qu'une fois que ces éléments me sont apparus que j'ai pu me lancer dans la recherche et l'écriture à proprement parler. Il m'a fallu cinq années de travail avant la publication. C'est au cours de cette expérience que j'ai en quelque sorte trouvé ma voie et ma voix. Je veux dire à la fois ma manière d'écrire, de me mettre au travail et la forme que je souhaite donner à mon travail.

**Comment avez-vous mené votre enquête sur les étapes de la recherche que vous avez admirablement reconstituées, depuis le début des années 1980 jusqu'à**



Anthony Passeron  
© Jessica Jager

**Anthony Passeron** est né à Nice en 1983. Il enseigne les lettres et l'histoire-géographie dans un lycée professionnel. *Les Enfants endormis* est son premier roman.



Anthony Passeron  
*Les Enfants endormis*  
Éditions Globe  
272 pages.  
Prix Wepler Fondation La Poste 2022

## la découverte des traitements ?

**A.P.** Au temps d'internet il faut bien reconnaître qu'une grande partie des sources est beaucoup plus facile d'accès. J'ai travaillé d'abord à partir des témoignages des chercheurs eux-mêmes (livres, thèses, entretiens, documentaires, conférences...) et des archives médiatiques de l'époque qui m'intéressaient tout particulièrement car je voulais retrouver cette ambiance si particulière de l'émergence de cette maladie, de son traitement médiatique si singulier. Tout cela répondait à tant de questions que je m'étais posées, réactivait tant de souvenirs que je tâchais de retrouver que je n'ai plus su m'arrêter.

**Ces chapitres sur la recherche médicale et scientifique qui alternent avec les chapitres à caractère biographique sont très documentés. À la lecture de votre récit, on voit combien il a été difficile, pour certains chercheurs, de se faire entendre...**

**A.P.** Aujourd'hui encore, la plupart de ces scientifiques et médecins sont très méconnus du grand public alors que ce qu'ils ont fait pour les malades est immense. C'est encore plus vrai pour leurs confrères de province qui sont représentés dans le roman par le professeur niçois Pierre Dellamonica. Non seulement ces femmes et ces hommes n'ont pas été entendus mais ils ont souvent travaillé dans une atmosphère d'indifférence voire de mépris qui les a beaucoup marqués. C'est deux solitudes et deux courages que je voulais raconter en parallèle dans ce roman, celui des médecins et des chercheurs d'un côté, celui des malades et de leurs familles de l'autre.

**La région dont il est question dans le livre est la première en France à avoir été très touchée par l'épidémie de sida à cause de la French Connection, la principale filière mondiale d'héroïne, à la fin des années 1970... Mais on ne savait pas grand-chose de la maladie à l'époque et elle était surtout associée à la communauté homosexuelle...**

**A.P.** La présence très forte de cas parmi la communauté homosexuelle dès l'émergence de l'épidémie a concentré l'attention des médias et on a donc longtemps pensé que la maladie était exclusivement homosexuelle. On parlait même de « Cancer Gay » à la une de journaux de premier plan comme *Libération*. C'est là que s'est forgé un premier stéréotype qui n'est toujours pas totalement déconstruit. On a perdu beaucoup de temps pour faire prendre conscience du risque qui pesait chez les hétérosexuels notamment les héroïnomanes, les hémophiles et les personnes transfusées. Une grande partie de la honte qui

accompagnait les malades venait d'abord de la segmentation par « catégories à risque » des patients dont certaines étaient encore moralement réprimées. Cette dimension morale ne fait jamais bon ménage avec les enjeux de santé publique, c'est l'un des enseignements fondamentaux de l'histoire de cette maladie.

**En préambule au roman, vous écrivez également : « Pour une fois, ils seront au centre de la carte, et tout ce qui attire habituellement l'attention se trouvera à la périphérie, relégué. Loin de la ville, de la médecine de pointe et de la science, loin de l'engagement des artistes et des actions militantes, ils existeront, enfin, quelque part. » Votre roman évoque aussi le concept de « France périphérique »...**

**A.P.** Une des obsessions qui me sont propres concerne justement le manque de visibilité de la France périphérique. La France qui est en dehors des grandes métropoles mondialisées est encore en situation de sous-représentation médiatique et lorsqu'elle a enfin accès aux représentations c'est parfois à travers des portraits caricaturaux. L'émergence de mouvements comme celui des Gilets Jaunes a montré à quel point toute une partie du pays vivait en dehors des radars médiatiques. Je me suis dit que, dans le corpus artistique autour du VIH/sida, l'absence de personnes dans lesquelles les membres de ma famille auraient pu s'identifier, participe aussi de cette marginalisation contre laquelle je tâche modestement de lutter. C'était donc l'un des enjeux de mon écriture et le restera j'espère.

**À la librairie des Abbesses, le 14 décembre, Romane Bohringer a lu *Les Enfants endormis*. Est-ce que cette mise en voix de votre roman par l'actrice qui a joué dans *Les Nuits fauves*, le film de Cyrill Collard sorti il y a exactement trente ans, vous a touché ? Qu'en avez-vous pensé ?**

**A.P.** J'ai été très ému par l'intérêt de Romane pour *Les Enfants endormis*. Il a été très précoce dans la vie du roman, seulement quelques jours après sa sortie. Cela a permis de créer quelque chose de symbolique mais qui nous tient à cœur à tous les deux : rendre des vies à la lumière collective. Sa première expérience au cinéma, récompensée par un César pour *Les Nuits fauves*, ne m'avait pas échappée et vient se rappeler à nous grâce à cette lecture, à sa générosité et à la grande sincérité qui se dessine dans l'ensemble de son œuvre. C'est un grand honneur qu'elle fait aux *Enfants endormis* qui touche beaucoup de monde jusqu'au village où l'on m'en parle souvent.

**Le 14 novembre dernier, le jury de la 25e édition du prix Wepler-Fondation La Poste, présidé par Marie-Rose Guarnieri (librairie des Abbesses), a choisi de couronner votre roman, *Les Enfants endormis*. Comment avez-vous reçu cette distinction ?**

**A.P.** Comme un hommage très fort de la profession des librairies, des journalistes et de la Fondation La Poste qui soutient les auteurs depuis longtemps. Cela a été l'occasion de récompenser le travail des Éditions Globe qui ont cru les premiers en ce texte et de toutes les personnes qui ont fait découvrir ce texte à un large public. Je ne voudrais pas faire ici de fausse modestie, j'ai été très ému de recevoir ce prix mais une grande partie de cette émotion vient du fait qu'il s'agit d'une histoire collective et d'un travail éditorial collectif.

#### Sites Internet

##### Éditions Globe

<https://editions-globe.com>

##### Éditions P.O.L.

<https://www.pol-editeur.com>

##### Librairie des Abbesses

<https://www.librairiedesabbesses.fr>

##### Brasserie Wepler

<https://www.wepler.com>



## Extraits choisis

Anthony Passeron

*Les Enfants endormis*

© Éditions Globe, 2022

#### Prologue

Un jour, j'ai demandé à mon père quelle était la ville la plus lointaine qu'il avait vue dans sa vie. Il a juste répondu : « Amsterdam, aux Pays-Bas. » Et puis plus rien. Sans détourner les yeux de son travail, il a continué à découper des animaux morts. Il avait du sang jusque sur le visage.

Quand j'ai voulu connaître la raison de ce voyage, j'ai cru voir sa mâchoire se crispier. Était-ce l'articulation d'une pièce de veau qui refusait de céder ou ma question qui l'agaçait ? Je ne comprenais pas. Après un craquement sec et un soupir, il a enfin répondu : « Pour aller chercher ce gros con de Désiré. » J'étais tombé sur un os. C'était la première fois, de toute mon enfance, que j'entendais dans sa bouche le nom de son frère aîné. Mon oncle était mort quelques années après ma naissance. J'avais découvert des images de lui dans une boîte à chaussures où mes parents gardaient des photos et des bobines de films en super-8. On y voyait des morts encore vivants, des chiens, des vieux encore jeunes, des vacances à la mer ou à la montagne, encore des chiens, toujours des chiens, et des réunions de famille. Des gens en tenue du dimanche qui se réunissaient pour des mariages qui ne tiendraient pas leurs promesses. Mon frère et moi, nous pouvions regarder ces images pendant des heures. On se moquait de certains accoutrements et on essayait de reconnaître les membres de la famille. Notre mère finissait par nous dire de tout ranger, comme si ces souvenirs la mettaient mal à l'aise. J'avais des milliers d'autres questions à poser à mon père. De très simples, comme : « Pour aller à Amsterdam, il faut tourner à gauche ou à droite après la place de l'église ? » D'autres, plus difficiles. Je voulais savoir pourquoi. Pourquoi, lui qui n'avait jamais quitté le village, il avait traversé toute l'Europe à la recherche de son frère ? Mais à peine avait-il ouvert une brèche dans son réservoir de chagrin et de colère qu'il s'est empressé de la refermer, pour ne pas en mettre partout.

#### Première partie

##### Désiré

##### MMWR

Le *MMWR*, le bulletin épidémiologique hebdomadaire publié aux États-Unis par les centres de prévention et de contrôle des maladies (CDC), compte peu d'abonnés en France. Parmi eux, Willy Rozenbaum, qui dirige le service des maladies infectieuses de l'hôpital Claude-Bernard à Paris. À trente-cinq ans, avec sa moto, ses cheveux longs et son passé de militant au Salvador et au Nicaragua, l'infectiologue détonne dans le milieu médical parisien.

Le matin du vendredi 5 juin 1981, il feuillette le *MMWR* de la semaine qu'il vient de recevoir à son bureau. On y décrit la réapparition récente d'une pneumopathie extrêmement rare, la pneumocystose. On la croyait presque disparue, mais, selon le service qui comptabilise les prescriptions médicamenteuses aux États-Unis, elle réapparaît de manière surprenante, presque incompréhensible. Alors que d'ordinaire, cette maladie

ne touche que les patients dont le système immunitaire est affaibli, les cinq cas recensés en Californie concernent des hommes jeunes et jusqu'alors en pleine santé. Parmi les rares informations dont dispose l'agence de santé publique américaine à ce stade, l'article relève que, curieusement, tous les patients concernés sont homosexuels.

L'infectiologue referme le rapport et reprend ses travaux de recherche avant d'assurer ses consultations de l'après-midi. Deux hommes se présentent ce jour-là. Ils se tiennent par la main. L'un d'eux, un jeune steward amaigri, se plaint d'une fièvre et d'une toux qui durent depuis plusieurs semaines. Comme aucun des médecins de ville qu'il a consultés n'a réussi à le soigner, il est venu au service des maladies infectieuses et tropicales de Claude-Bernard. Willy Rozenbaum, perplexe, consulte le dossier que le steward lui tend. Il examine le jeune homme, lui prescrit une radiographie et d'autres examens pulmonaires.

Lorsque celui-ci revient quelques jours plus tard, les résultats de ses examens finissent de convaincre l'infectiologue. Comme il le suspectait, son patient souffre d'une pneumocystose. La coïncidence est extraordinaire. L'état de ce patient correspond trait pour trait à ce que le médecin avait lu dans le *MMWR* : une maladie très rare du système pulmonaire survenue chez un sujet jeune, homosexuel, là, devant ses yeux. C'est la même affection, une maladie quasi éradiquée, qui vient d'être observée chez six patients, cinq Américains et, désormais, un Français.

#### *Les enfants endormis*

Sans doute que ça a commencé comme ça. Dans une commune qui décline lentement, au début des années 1980. Des gosses qu'on retrouve évanouis en pleine journée dans la rue. On a d'abord cru à des gueules de bois, des comas éthyliques ou des excès de joints. Rien de plus grave que chez leurs aînés. Et puis on s'est rendu compte que cela n'avait rien à voir avec l'herbe ou l'alcool. Ces enfants endormis avaient les yeux révulsés, une manche relevée, une seringue plantée au creux du bras. Ils étaient particulièrement difficiles à réveiller. Les claques et les seaux d'eau froide ne suffisaient plus. On se mettait alors à plusieurs pour les porter jusque chez leurs parents qui comptaient sur la discrétion de chacun.

Les anciens ne comprenaient pas. Des familles d'entrepreneurs, de fonctionnaires, de filles et des fils de commerçants qui avaient parfois réussi à accumuler un patrimoine important. Des familles possédant des relations, des appartements, des terrains, des entreprises. Leurs héritiers n'étaient censés manquer de rien ; ils n'avaient pas connu la Seconde Guerre mondiale, pas plus que l'Indochine ou l'Algérie, les privations, la faim, le froid. Ils avaient assisté aux événements de 68 par l'entremise de la télévision, comme un écho lointain qui avait faiblement résonné dans ces vallées enclavées. Sans avoir participé aux manifestations ni aux grèves, ils avaient profité, eux aussi, de la remise en cause de l'autorité ancestrale. On les avait laissés faire des études, s'amuser, s'égarer, même, pour trouver leur voie, loin de la rigueur dans laquelle leurs parents avaient grandi. Ceux-ci leur imaginaient déjà une carrière brillante dans une administration ou une grande entreprise de la région. Et voilà qu'on les retrouvait inertes, au petit matin, allongés sur le pavé ; le vieux village fustigeait le manque d'autorité des parents, les valeurs qui s'évanouissaient.

Peut-être qu'il n'y avait tout simplement rien à comprendre.

.....

## Discours des lauréats Anthony Passeron et Lucie Rico

(Prix et Mention spéciale du jury)  
Lundi 14 novembre 2022  
à la brasserie Wepler, Paris.

### Anthony Passeron



« Pour un fils et petit-fils de commerçants, c'est un honneur d'être récompensé ce soir dans une brasserie de renom, comme le Wepler. Et pour l'auteur que je suis, c'en est un d'être distingué par un prix où les librairies ont la part belle. Je ne remercie jamais assez la librairie des Abbesses, le Wepler et la Fondation La Poste pour cette initiative qui a honoré avant moi tant d'autrices et d'auteurs que j'admire. Et je suis d'autant plus touché que je me sentais déjà très honoré de faire partie d'une sélection qui comptait tant d'écrivains et d'éditeurs chers à mon cœur.

Je voudrais remercier aussi tout particulièrement mon éditrice, Valentine Gay, et toute l'équipe de Globe. C'est difficile face à un texte qui n'est encore qu'un fichier.doc de croire qu'il puisse devenir un livre. Valentine Gay y a cru et face à mes doutes, elle a su me rassurer, en me disant un jour : « Je sais que vous êtes un écrivain. » Je ne sais pas si j'en suis un, mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'elle est une vraie éditrice. Je tiens à remercier également toute l'équipe de diffusion, de relations publiques, et bien sûr tous les libraires, qui ont réservé un accueil si formidable à mon livre.

Depuis que j'ai reçu le prix, je reçois des messages de tas de gens, que je connais ou même que je ne connais pas, qui me disent tous la même chose : « Le Wepler, c'est un beau prix. » Je me suis demandé ce qu'ils voulaient dire exactement par là. Je pense avoir une partie de la réponse : le prix Wepler est un prix au jury tournant, un prix de libraires, de journalistes et de lecteurs, un prix qui ne récompense pas un mais deux lauréats, un prix dont on n'a aucune idée à l'avance de qui il récompensera, un prix où dès lors tout est possible.

C'est donc avec une immense joie que je reçois ce « beau prix », et avec Lucie Rico dont j'admire tout le talent ».

## Lucie Rico



« Pour écrire *GPS* j'ai vécu la malédiction du deuxième roman, je ne sais pas si c'est un terme assermenté. En tout cas cette idée que je suis parvenue une fois à écrire un livre par hasard, chance ou je ne sais quoi, et que maintenant le chemin ne se fera plus. Chaque phrase était une impasse. En plein dans ce doute très fécond, pour me distraire, j'ai commencé à travailler un texte sur d'autres textes. Ce que l'on appelle sans doute un texte théorique mais qui était pour moi plutôt un texte de rencontre. Un texte sur la procrastination... Par envie de saluer les mots des autres, comme on dit bonjour à des amis. De plonger dans une matière qui m'échappait, qui me fascinait et résistait aux lectures successives que je leur infligeais. Des textes non localisables mais traçant des directions/orientations > des boussoles. Parmi ces livres, il y avait *La semaine perpétuelle* de Laura Vazquez, et *La condition pavillonnaire* de Sophie Divry. Et maintenant le prix Wepler continue de lever les doutes, et je sais qu'il va me donner de la force. Il l'a fait pour moi bien avant que je commence à écrire, en m'amenant vers des textes, en y reconnaissant des textes qui allaient m'exalter. Et, de la même manière que certaines librairies ouvrent les portes de la lecture, que j'ai appris à reconnaître les maisons d'édition et voir que les couvertures blanches des éditions P.O.L me portaient toujours et étaient la promesse de textes tissés comme pour moi, le prix Wepler a été une boussole dans ma vie de lectrice. Laurent Mauvignier, Antoine Volodine, Olivia Rosenthal, Pierre Senges, Sophie Divry, Leslie Kaplan, Nathalie Léger, Céline Minard, Lise Charles, et maintenant Anthony Passeron ; ce prix pour moi a réalisé le prodige de tracer des routes entre les livres. Et c'est ce qui permet de tenir, de répondre aux autres textes. D'avoir envie de continuer le dialogue. Alors merci à chaque membre du jury, à Marie-Rose Guarnieri, pour le prix aujourd'hui mais aussi pour les autres, qui ont abouti aujourd'hui à *GPS*. À Frédéric Jean-Paul Antonie Vibeke Shannon et Victoire qui continuent de bien me nourrir pour vaincre le stress, et de porter le texte dans une maison où je me sens chez moi, entourée de gens que j'aime et que j'admire, avec qui le dialogue est une évidence. Alors je vous remercie, une dernière fois, de faire que *GPS* soit si entouré et continue son chemin, en si bonne compagnie. Et maintenant continuons la nôtre vers le buffet et la piste de danse ».

## Mention spéciale du jury « GPS » de Lucie Rico

Par Corinne Amar



Lucie Rico  
*GPS*  
Éditions POL, 224 pages  
Mention spéciale du jury Wepler  
Fondation La Poste 2022

« Une tonalité. Deux. Trois. Puis quatre. Tu te lèves. *Bonjour, c'est Sandrine. Je ne suis pas là pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible.* » C'est classique, nous avons tous tenté de joindre quelqu'un à qui nous voulions parler et, au prénom près, sommes tombés sur ce même message. Mais là, c'est tout de même un peu spécial et notre narratrice entraînée dans un début de road-movie, nous

entraîne avec elle. Le roman s'intitule « *GPS* », et l'exergue nous prévient d'emblée : *Tournez à droite* – tel un GPS déjà connecté et personnage à part entière du roman. On sait dès les premières pages que l'héroïne a trente-trois ans, qu'elle a un compagnon, Antoine, avec qui elle vit. Pompier de métier, homme du paysage et du réel. « Quand Antoine rentre du travail, il pose sa veste sur la chaise et ses clés sur la table. Il étire ses bras, fait craquer son cou et le plus souvent, baille. » Ce n'est pas juste un soir ou de temps en temps, c'est un rituel chez lui et même, avant la fin de ce rituel, il ne regarde personne. Mais ce n'est pas lui le deuxième personnage principal de l'histoire, c'est Sandrine, l'amie intime – celle qui lui a demandé d'être témoin à ses fiançailles, dans ce lieu réservé pour la fête avec des hectares de parc boisé. Ou plutôt, non, c'est le GPS, parti sur les traces de Sandrine. Parce que le lieu élu n'est pas tout près et que la narratrice n'a jamais quitté sa région, sauf pour quelques vacances, alors quand elle sait qu'elle est attendue sans prétexte et sans refus possible, elle est bien contente qu'un message sur son téléphone lui affiche : *Sandrine souhaite partager sa localisation avec vous*. D'autant plus qu'Antoine a autre chose à faire que de l'accompagner. Alors, elle clique sur son téléphone, et tout à coup, le prénom Sandrine lui apparaît qui affiche la destination du lieu du mariage, cette fameuse *Zone Belle-Fenestre*, près du lac.

C'était rassurant, ce point rouge qui clignotait et affichait la distance en kilomètres comme en un dialogue avec Sandrine, comme si elle était tout près. Comme au temps béni de leur colocation, dans l'appartement qu'elles partageaient, étudiantes. Et puis, le jour J arrive, Ariane est prête, elle y va, le GPS l'aide – voix bienheureuse qui lui tient compagnie, qui la guide jusqu'au lieu des fiançailles.

Et puis, voilà que ça se corse, voilà que le récit bascule. À vrai dire, Ariane, ne va pas très bien dans sa vie – deux ans de chômage, recherche d'emploi, manque de confiance en elle ; aux fiançailles, collée au buffet près des petits-fours, elle n'est pas très à l'aise, et puis, elle n'aime pas le fiancé, elle se demande bien ce que Sandrine lui trouve. Quant aux invités, elle les observe critique, étrangère à ceux qui l'entourent et qui ressemblent tous à des clones du fiancé. La soirée passe avec ses animations et ses bons vœux. Mais dans la nuit, Sandrine semble avoir disparu – a-t-elle renoncé à ses fiançailles, est-elle partie avec un autre ? Le lendemain, Sandrine est introuvable. Or le partage de localisation n'a pas été désactivé et le point rouge continue de se balader sur l'écran de son téléphone. Un promeneur découvre un corps calciné au bord du fameux lac. Le corps de Sandrine. Et pourtant, le point rouge ne cesse de circuler, prend de la place, toute la place, ultime point de repère qui se fait obsession. Qui se saisit de la maîtrise du temps et du récit : on croit s'en approcher, il échappe sans cesse. Il faudrait prévenir la police, agir, faire quelque chose de ce point rouge à disposition, de cet « outil complet de voyeurisme », et pourtant. « Le point prend toujours à droite, tu te demandes s'il sait où il va, ou s'il erre selon cette contrainte que pourrait donner un GPS détraqué : prendre toujours à droite, jusqu'à la fin du monde. »

Entièrement rédigé à la deuxième personne, le roman s'adresse tout autant à la narratrice qui se parle comme pour exorciser sa propre solitude qu'au lecteur.

On doit à Lucie Rico, un premier roman remarqué, « d'une parfaite dinguerie », avait résumé une journaliste de *Télérama* à sa sortie ; un conte au titre tout autant énigmatique que le second : *Le Chant du poulet sous vide* (2020), qui mettait en scène une héroïne végétarienne et citadine qui reprenait la ferme de sa mère et son élevage de poulets dont elle décidait pour chacun d'eux de « raconter leur vie pour accompagner leur mort » ; une biographie par empathie collée sur chaque emballage – bien que sa préférence fût tout de même de « tordre les cous ». Et voilà que le véritable héros tout aussi inattendu dans cette nouvelle fable n'est plus ici un gallinacé

qui mériterait bien sa biographie avant de mourir, mais un assistant de navigation, un GPS et ses « possibilités infinies ». Sandrine est morte, mais le point rouge continue son mouvement, clignote, indique sa présence. Le réel n'est plus mais le virtuel existe. Bientôt, Ariane ne va vivre que pour ce point rouge, revivant dans sa tête les lieux du passé commun, oubliant le présent à fuir. « Tu appelles Sandrine. Les quatre tonalités s'enchaînent. *Bonjour, c'est Sandrine*. Sa voix tranquille te porte un coup. La voix est encore celle d'une vivante, mais filtrée par du plastique, portée depuis des satellites. Tu dis : *Sandrine, si tu m'écoutes, si tu as encore ce téléphone, prouve-le-moi. J'ai besoin que tu me rejoignes à la coloco*. Tu connais l'adresse. Elle t'a entendue. Tu ignores comment, mais c'est indéniable. » Le point rouge mène la danse, les souvenirs remontent, les dix-huit ans, leurs étés, leurs amis, leur quartier, leur personnalité : Sandrine ne savait pas nager, mais elle voulait devenir pisciniste : creuser des piscines, c'était sa vocation, et pourtant, elle était douée pour tout, même pour une carrière prestigieuse. « Ça te paraissait aberrant que Sandrine ne puisse pas nager et passe ses journées à parler filtration d'eau et forme de bassin plutôt que d'être avocate, ou journaliste, comme toi. »

L'obsession, l'addiction viennent englober le drame, le désœuvrement et la solitude d'une seule et même personne, et soudain la voilà occupée, cloîtrée dans son appartement, transformée en inspecteur Columbo affecté aux faits divers morbides : arpentant sans relâche les paysages que lui indique son GPS, Ariane a les yeux rivés sur l'écran de son smartphone et sur ce point rouge qui la dirige. Pas question d'arrêter le partage de localisation. Pas question de faire le deuil de l'amitié. Jusqu'où aller ? Jusqu'au bout ? Quel bout ? Bizarrerie ? Folie ? Disparition du monde ? Enfouissement de soi ? Et comment différencier la réalité de la fiction ? Dans ce monde dont, insidieusement, le virtuel prend possession au fil des pages et du récit, l'auteure nous emmène au gré des divagations du point rouge dans l'espace et des divagations de son héroïne – une héroïne sous l'emprise de son avatar numérique. Un sujet inédit de littérature contemporaine dont elle s'empare avec une forme certaine de jouissance. « Ton téléphone vibre dans ta poche. Malgré tous tes efforts pour te retenir, ne pas décevoir Antoine, tu y jettes un œil, tu te promets, c'est juste un coup d'œil, et tu vois : *Sandrine souhaite partager sa localisation avec vous*. Sandrine qui est morte et enterrée veut partager sa position avec toi. »



Lucie Rico est née en 1988 à Perpignan. Elle vit entre Aubervilliers (où elle écrit des films), Perpignan (où elle écrit des livres) et Clermont-Ferrand (où elle enseigne la création littéraire). *Le chant du poulet sous vide*, son premier roman, a reçu le Prix du roman d'écologie et le Prix du Cheval Blanc 2021. *GPS* est son deuxième roman.



# George Sand Emmanuel Arago Correspondance

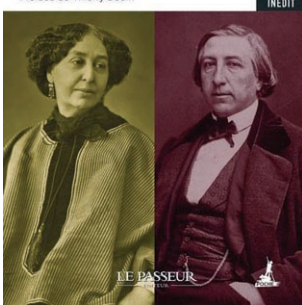
Par Gaëlle Obiégly

CORRESPONDANCE

GEORGE SAND  
EMMANUEL ARAGO

**Notre fraternité  
est scellée à jamais  
par des liens sacrés**

Lettres présentées par Paul Baquiast & Bertrand Sabot  
Préface de Thierry Bodin



George Sand et Emmanuel Arago se sont rencontrés en 1832, sous le règne de Louis-Philippe, la monarchie de Juillet. C'est une précision importante car les deux amis portent un vif intérêt pour la politique. Au moment de cette rencontre déterminante, George Sand est déjà mariée et mère de deux enfants. Née Aurore Dupin, épouse Dudevant, elle vient de divorcer de son mari, le baron Dudevant, dont elle pense beaucoup de mal et l'exprime dans une lettre à Emmanuel Arago. Celui-ci est chargé de veiller sur Maurice. Le fils est scolarisé à Paris, tandis que la famille vit à Nohant dans le Berry. Auparavant, elle a vécu à Paris et fréquenté les estaminets du Quartier latin – habillée en jeune homme. Elle est même surtout connue pour le personnage androgyne qu'elle a façonné, abandonnant son prénom d'Aurore et le nom de son père Dupin, pour devenir George Sand, l'écrivaine prolifique, la féministe d'avant-garde, qui écrivait deux romans par an, de nombreux poèmes, des pièces de théâtre et qui refusa la Légion d'honneur. Lui aussi, Emmanuel Arago, refusa la Légion d'honneur. C'est anecdotique mais cela reflète bien leur gémellité d'esprit.

Leur lien d'amitié se double d'un lien fraternel, autrement dit une franche intimité caractérise leurs échanges. Mais leur expression diffère nettement. On entend, dans ces lettres, la vivacité, l'intelligence de George Sand, sa compréhension des rapports humains. Tandis qu'Emmanuel Arago est plus laborieux, plus explicatif. Il faut dire qu'il est sollicité par George Sand principalement pour des affaires juridiques concernant ses affaires éditoriales et familiales. Arago est avocat. Il est passionné par la politique. Il est républicain ;

elle aussi. Mais, contrairement à son ami, elle ne peut prétendre, en tant que femme, à une carrière politique. Ni à aucune carrière, d'ailleurs. La littérature est la seule voie qui s'offre à elle, et uniquement parce qu'elle a pris un nom de plume au masculin. Par cette voie, et grâce à ce pseudo, elle parviendra à la gloire artistique et intellectuelle. Quand ils se rencontrent, Emmanuel a renoncé à la littérature. Il devient un jeune avocat qui défend des républicains. Sa réputation va s'affirmer au cours de grands procès politiques. Plus tard, il ira vers la politique, il prendra des responsabilités, deviendra représentant du peuple. Mais si l'on suit la chronologie de cette relation épistolaire, on voit que son engagement, dans les premières années, consiste à plaider pour des accusés républicains. C'est là que son talent s'affirme. George Sand en ce temps-là est mère de deux enfants dont il sera beaucoup question dans les lettres ; à toutes les époques de sa correspondance avec Emmanuel, le fils du célèbre astronome et homme d'État François Arago.

Séparée du baron Dudevant, George Sand entame une procédure de divorce, et entretient des liaisons passionnées avec des amants plus jeunes qu'elle ; successivement Alfred de Musset, Michel de Bourges, Charles Didier, Frédéric Chopin. Son statut de grand écrivain s'installe ; elle publie beaucoup. Dans une lettre du 6 novembre 1835, donc au tout début de leurs échanges, elle lui écrit de La Châtre, dans le Berry, pour lui demander de veiller sur son fils Maurice. La lettre est l'occasion d'annoncer une lettre longue et ennuyeuse, insérée dans l'enveloppe, qu'il faudra remettre à l'enfant. Avec le baron Dudevant, elle a deux enfants. Solange et Maurice. « Maurice est une nature magnifique, simple, loyale, discrète, généreuse, aimante, ce sera un homme comme toi. » C'est ainsi qu'elle présente et son fils et l'estime qu'elle porte à Emmanuel, son interlocuteur. Selon elle, l'enfant doit être préservé de l'influence du père, « ce butor qui professe la saoulerie, l'indigestion, le pet ou le coup de fusil par la fenêtre sur les mendiants ». Si George Sand écrit ce jour-là à Emmanuel Arago, c'est pour lui demander de devenir l'ami secret de cet enfant. Au cas où elle mourrait, elle lui laisserait remplir cette « tâche sacrée » qu'est pour elle celle d'être mère. En quoi cela consiste-t-il ? Se glisser près de l'enfant à toute heure pour « l'empêcher d'être sali par ce monde de brutes ». George Sand est une mère passionnée ; plus que dévouée, elle est sacrificielle. De nombreuses lettres nous donnent un aperçu de son engagement et des déceptions à la hauteur de celui-ci. Emmanuel est son intermédiaire auprès du petit Maurice. Elle l'informe aussi des rebondissements et des conclusions de la procédure de divorce. Ainsi versera-t-elle une pension à son ex-mari en échange d'une garde exclusive de ses enfants. Le baron renonce à

l'éducation et à la possession absolue de Maurice. « Il ne l'aura que la moitié des sorties et des vacances et ne pourra le retirer du collège. Solange est toute à moi. Cette séparation ne m'enrichira guère, mais elle assure mon repos, ma liberté et l'avenir de mes enfants. » Elle a dû verser une grosse somme d'argent pour cette exclusivité. Ces informations qui semblent banales sont d'une grande importance littéraire. Car le rapport entretenu par George Sand avec ses enfants, et particulièrement avec Solange, va donner lieu à une lettre extraordinaire ; une nouvelle, en fait. Soixante-et-onze feuillets. Adressée, bien sûr, à celui qu'elle appelle tantôt « Gros », tantôt « Bon frère », tantôt « Bignat ». Lui n'a jamais le même degré de familiarité avec George Sand. On sent l'ascendant qu'elle a sur lui. Parfois même, elle semble l'avoir mis à son service. Il devient une sorte d'agent littéraire, chargé de négocier avec les éditeurs, de placer un feuilleton, de corriger des épreuves. Elle lui reproche de ne pas lui avoir répondu quand elle lui a écrit d'Espagne et, dans la même phrase, elle lui annonce que si elle daigne lui « récrire » c'est pour lui donner ses ordres. Son livre *Les sept cordes de la lyre* est alors sous presse, en 1839. L'autrice insulte son ami tout en se destinant à elle-même maintes louanges. Est-ce sérieux ? Ou s'agit-il d'un jeu entre les deux épistoliers ? Leur relation est par moment très étonnante. À propos de ce livre-là, elle dit à son cher ami : « La moitié a paru et a dû t'en nuyer mortellement, car tu es trop bête pour rien comprendre à ce sublime monumental, pyramidal, renversant, luxuriant, et plantureux ouvrage. La suite quoique ravissante est moins admirable, et par conséquent te déplaira moins. » Ceci avant

de lui demander d'en corriger les épreuves. Dès le début, elle lui demande de nombreux services ; notamment, d'instruire Maurice par le biais de lettres dans lesquelles il dirait tout ce qui lui passe par la tête, de lui décrire son voyage en chemin de fer, de négocier avec les éditeurs. Il est à son service. Pourtant leurs liens d'amitié sont très forts et sans cesse réaffirmés par Emmanuel Arago dont l'importance politique est croissante. Tandis que George Sand après l'échec de la révolution de 1848 s'éloigne de la politique ; déçue là aussi.

Emmanuel Arago n'a, écrit-il, jamais douté de l'« éternelle amitié » de George Sand. Une amitié qui s'appuie sur la franchise de cette femme et son énergie. Quand elle lui adresse des reproches à cause de ses silences, il lui répond : « Ne sais-tu pas que rien au monde ne peut nous désunir – La foi que nous nous sommes jurée durera autant que nous-mêmes ; j'en prends pour ma part l'engagement formel. » Et, il est vrai que jusqu'à ce que la mort les sépare, leur union épistolaire s'est maintenue. Même si les dernières années les lettres se sont raréfiées ; ou peut-être ont-elles été perdues.

.....

George Sand  
Emmanuel Arago  
*Notre fraternité est scellée à jamais par des liens sacrés. Correspondance*  
Lettres présentées par Paul Basquiat et Bertrand Sabot.  
Préface de Thierry Bodin  
Le Passeur Éditeur  
Avec le soutien de



# Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

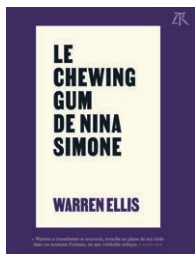
## Récits



**Thierry Maricourt - Nathalie Dieterlé, *Frérot Frangin. Hôtel bestiole, hôtel bagnole.*** Après Tardi et Zaü, c'est Nathalie Dieterlé qui illustre le texte de Thierry Maricourt pour ce troisième épisode des aventures de *Frérot Frangin*. Le narrateur se replonge dans la correspondance qu'il entretenait dans sa jeunesse avec son frère, conservée dans des boîtes à chaussures. « Un gros tas de boîtes dans un coin du grenier, comme un ours, dos rond, qui sommeillerait depuis

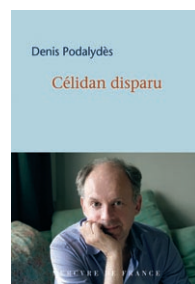
le début de l'hiver. » Deux frères, nés à huit ans d'intervalle, s'écrivent, se confient leur quotidien et partagent leur perception du monde qui les entoure. Frangin, l'aîné qui a séjourné en prison, a trouvé une place de mécanicien dans un garage. Le travail lui plaît, mais le salaire est maigre et il a manqué de se faire renvoyer pour avoir oublié une part de clafoutis dans la boîte à gants d'un client. Pas toujours facile de garder sa bonne humeur face à un patron revêche, des collègues et des clients ronchons. Le meilleur conseil qu'il puisse donner à Frérot, c'est d'éviter autant que possible les crétiens de toute sorte. « T'es pas mon Frangin pour rien, toi ! Quand moi je suis d'humeur zéro bulle, mes meilleurs potes, ce sont les piafs, les cadors, les minous et toutes les autres bestioles qui nous laissent vivre en paix – et toi. », lui répond son cadet qui découvre, lui aussi, certains aspects peu reluisants de la nature humaine. Le chat de gouttière qui avait élu domicile dans leur cage d'escalier a été empoisonné. Frérot, révolté par l'idée qu'on puisse maltraiter des animaux, s'est lancé avec sa bande d'amis, sur les traces de l'assassin. Les lettres laissent filtrer toute la tendresse qui unit les deux frères, la pudeur avec laquelle ils s'inquiètent et veulent l'un sur l'autre à distance. Éd. Le Calicot, 64 p., 14 €. Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation La Poste. *Élisabeth Miso*

## Récits



**Ellis Warren, *Le Chewing-Gum de Nina Simone.*** Traduction de l'anglais Nathalie Peronny. Introduction de Nick Cave. Le 1er juillet 1999, la prestation de Nina Simone, au Meltdown Festival à Londres, subjuguait littéralement le public. Nick Cave, en charge de la programmation cette année-là, et Warren Ellis assistent à un des plus incroyables concerts de leur vie, à la fascinante transfiguration de leur idole. À la fin du concert, Warren Ellis se précipite sur la scène pour s'emparer du chewing-gum collé par la Diva du jazz sous le piano et de sa serviette-éponge. Il glisse le tout dans son attaché-case, emportant avec lui un peu de l'esprit de cette déesse. Pendant vingt ans, le compositeur et multi-instrumentiste australien conserve religieusement le chewing-gum. En 2019, Nick Cave, en pleine élaboration de l'exposition que lui consacre la Bibliothèque royale du Danemark, sollicite la participation de

son complice de longue date. Warren Ellis lui propose alors la précieuse relique et son vieux violon hors d'usage, gravé et rafistolé. « Le moment était venu de le restituer au monde. Je ne m'étais jamais posé la question de ce qu'il pourrait signifier ou représenter aux yeux d'un tiers. Pour moi, c'était un objet très personnel, placé à côté d'autres totems qui me redonnaient du courage dans les moments difficiles. Les forces invisibles. » Parce qu'il craint de voir se tarir sa créativité s'il se sépare de cette minuscule trace de génie, il décide de le faire dupliquer. Dès qu'il révèle l'existence du chewing-gum, il s'émeut des réactions que cela déclenche, du mystérieux pouvoir des objets. Toutes les personnes concernées par la transformation du chewing-gum, en vue de sa présentation à Copenhague, sont d'une manière ou d'une autre particulièrement sensibles au rayonnement de « ce petit objet investi d'une histoire immense ». Le livre, ponctué d'une centaine de photographies, raconte le cheminement de ce morceau de gomme, du secret à la lumière, et brosse un autoportrait de l'auteur à travers sa relation aux objets, à la musique et à la transmission. Les trésors qu'il dénichait enfant dans une décharge de Ballarat en Australie, les objets insolites qui le suivent en tournée ou en studio, sa formation musicale, les musiciens qui l'ont profondément marqué ou les rencontres inspirantes, sont autant de « capsules temporelles » qui nous éclairent sur son parcours artistique et personnel. La musique lui a permis de trouver sa place en ce monde. « Les mots me touchaient sans que je parvienne à trouver les miens. Mais la musique, je pouvais y accrocher un tas de choses, exprimer des émotions sans paroles. Une suite d'accords suffisait à me couvrir le souffle. La musique était un cintre vibrant. » Éd. La Table Ronde, 100 illustrations, 215 p., 28,50 €. *Élisabeth Miso*



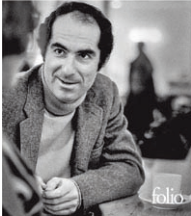
**Denis Podalydès, *Célidan disparu.***

« Je ne vis pas tout à fait au présent. Une pente naturelle, à toute heure du jour, m'envoie dans le passé souvent même antérieur à ma naissance. Avant qu'il n'y avait le monde. C'est comme un bureau où je me retire fréquemment et travaille. » Avec ce recueil de nouvelles autobiographiques, Denis Podalydès a voulu retrouver des instants, des sensations disparus. Des moments de honte ou de gêne qui stimulent toujours son écriture, mais aussi des moments de détresse, de grâce ou de grande joie. Il y

déploie sa passion pour la littérature, pour son métier d'acteur et de metteur en scène, décrit avec finesse le processus à l'œuvre chez un comédien pour donner vie à un texte, cette nécessité qu'il cultive depuis l'enfance, cette « (...) capacité d'amalgamer à mes propres mots les mots des autres, à les faire miens plus que les miens (...) » Enfant, il traçait les contours d'un pays imaginaire et avait même inventé sa propre langue, le penhe-rois. Déjà le désir tenace d'être un autre, d'être né ailleurs, qu'il pourra assouvir plus tard à travers la fiction de ses rôles au théâtre et au cinéma. Il se souvient des vacances en famille, en Bretagne puis à Oléron, de ses jeux avec son frère Bruno, de leur infinie complicité qui se poursuit toujours dans leurs collaborations cinématographiques. De son plaisir immense à se plonger dans les livres, inoubliables bulles de bonheur dans la librairie de sa grand-mère ou lové contre sa mère. « Chaque fois que me prennent de profondes angoisses, de ces angoisses intolérables que rien ne peut apaiser, mon premier réflexe est de me réfugier dans une librairie. » Reviennent aussi des images douloureuses : la violence de son père, le suicide de son frère Éric qui s'est jeté du cinquième étage de l'immeuble familial, ses petites lâchetés sentimentales, son humiliation d'être éjecté en 1989 de la pièce *Hernani*. En 1991, il passe une audition dans le parc de Sceaux avec Christian Rist pour le rôle de Célidan dans *La Veuve* de Corneille, l'échange est magique. Depuis, il n'a plus jamais douté de sa vocation de comédien et s'est abandonné avec ferveur à ces personnages, à tous ces textes qui le captivent. Éd. Mercure de France, 336 p., 21 €. *Élisabeth Miso*

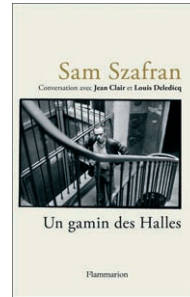
## Autobiographies

**Philip Roth**  
Les faits  
Autobiographie d'un romancier



**Philip Roth, *Les faits*.** L'auteur fait ici le récit sans fard de sa propre vie, depuis son enfance dans une famille juive américaine à Newark, dans le New Jersey au succès de ce qui fit de lui un immense auteur aux trente-et-un romans, obsédé de femmes et d'écriture. Le récit s'ouvre sur une lettre que le romancier adresse à son personnage et alter ego, Zuckerman, dans laquelle il s'interroge sur ce parti pris. « Cher Zuckerman, Dans le passé, tu le sais, les faits ont toujours été des notes jetées dans un carnet, qui m'assuraient un tremplin vers la fiction. Et voilà que je me surprends à écrire un livre radicalement

à rebours. Je voulais me rappeler d'où j'étais parti, comment tout avait commencé. » Philip Roth (1933-2018) ou comment écrire sa vie d'homme et d'écrivain à partir des faits de l'existence, lorsqu'on a passé une vie entière à changer l'ordinaire en extraordinaire, comment faire le récit d'une vie et démêler la part de vrai de la fiction ? Tâche si difficile que Zuckerman lui répondra en guise d'épilogue qu'il a bien lu deux fois le manuscrit et que si c'était lui, il ne le publierait pas, tant son auteur s'en sort mieux, sans raconter sa vie avec exactitude. Pourtant, ce décalage-là entre l'auteur et son double en fait un récit aussi palpitant qu'un roman ; Roth évoque les rencontres formatrices, les années d'études, la vie de campus américain, les premiers flirts, les mariages successifs et naufragés dont le souvenir le hantera toujours, la naissance de sa carrière littéraire et le succès à la publication de son quatrième roman, Portnoy et son complexe. C'est aussi toute une analyse des travers de l'Amérique, en même temps que la présence permanente chez Roth de la judéité et du destin juif. On retrouve toutes les obsessions et les questions qui traversent tous ses romans : qu'est-ce qu'un Juif, un Américain, un auteur et surtout, qu'est-ce qu'un homme ? Éd. Folio/Gallimard, nouvelle trad. de l'anglais (États-Unis), Josée Kamoun, 265 p., 7,80 €. [Corinne Amar](#)



**Sam Szafran, *Conversation avec Jean Clair et Louis Deledicq, Un gamin des Halles*.** Comment un gamin des rues, fils d'émigrés juifs polonais, sans éducation, sans un sou, solitaire, bifurque-t-il vers la peinture ? Par passion, par instinct de survie, sans doute. C'est une série d'entretiens qui fait entendre la voix de Sam Szafran, en 1989, dans son atelier en banlieue parisienne, à Malakoff. *Qui était Samuel Szafran* (1934-2019), interroge l'historien d'art Jean Clair. Né à Paris, il échappe de peu à la Rafle du Vel d'Hiv, son père est déporté dans les camps, il est un enfant

caché. Encore tout jeune, il part pour l'Australie avec sa mère et sa sœur. Débrouillard, il s'essaie à tous les métiers, revient vivre au cœur de Paris, les Halles, le quartier de tous les émigrés, les sans patrie, prend ses distances avec sa famille. Il fréquente les habitués de Montparnasse, les cafés, habité d'une énorme soif d'apprendre, rencontre les poètes, les peintres qui lui font découvrir tout ce qu'il ne sait pas. Il raconte ainsi sa rencontre miraculeuse avec Giacometti qu'il aperçoit un soir de l'année 1961 au bar du Dôme, à Montparnasse alors que, se jetant à l'eau, le jeune peintre va vers lui et lui dit « Venez à mon atelier voir mes dessins ». Et Giacometti acceptera. « J'ai eu une évolution tardive, nous dit Szafran. Je n'ai commencé à entrevoir une certaine forme de maturité sur le regard qu'à partir de cinquante-cinq ans, pas avant. Avant, c'était un champ d'expériences. » Il travaille, dès les années 50, dans des ateliers de fortune et dans une pauvreté peu imaginable. D'abord, au fusain, parce que le fusain ne coûte pas cher, avant que d'être initié au pastel, à l'aquarelle. Son travail autour de l'abstraction évolue, ses liens se tissent avec la sculpture, le cinéma, la photographie. Et dans le retrait de son atelier parisien, naissent les toiles, apparaissent les obsessions, les sujets existentiels : les ateliers, les escaliers, les feuillages. Une très belle rétrospective lui est consacrée à Paris, au Musée de l'Orangerie jusqu'au 16 janvier 2023, *Sam Szafran, obsessions d'un peintre*. Éd. Flammarion, 122 p., 19 €. [Corinne Amar](#)

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

### Prix littéraires

#### Prix Sévigné 2022 • La sélection Le prix sera remis le 12 janvier 2023

Quatre ouvrages ont été retenus.



- François TRUFFAUT, *Correspondance avec des écrivains 1948-1984*, appareil critique par Bernard Bastide, (Gallimard).
- Paul MORAND Jacques CHARDONNE, *Correspondance, tome III, 1964-1968*, appareil critique par Philippe Delpuech, Bertrand Lacarelle, Laurence Brisset, (Gallimard).
- Irène NEMIROVSKY, *Lettres d'une vie*, appareil critique par Olivier Philipponnat, (Denoël).
- Anton TCHEKHOV Lydia MIZINOVA, *Correspondance avec la Mouette*, traduction et appareil critique par Nicolas Struve, (Arléa).

Le vote a eu lieu le 12 décembre 2022 et le prix sera remis le 12 janvier 2023.

La Fondation d'Entreprise La Poste et la Fondation d'Entreprise Hermès soutiennent le Prix Sévigné.

Le Festival de la Correspondance de Grignan accueille le Prix Sévigné.

Le jury du Prix Sévigné est composé de :

- Jean BONNA, de l'Institut, Président d'Honneur,
- Claude ARNAUD,
- Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS,
- Manuel CARCASSONE,
- Jean-Paul CLEMENT,
- Charles DANTZIG,
- Anne de LACRETELLE, Présidente,
- Marc LAMBRON, de l'Académie française,
- Gilbert MOREAU,
- Christophe ONO-DIT-BIOT,
- Daniel RONDEAU, de l'Académie française.

<https://fondationlaposte.org/projet/prix-sevigne-2022-la-selection>



#### Prix des Postiers écrivains 2023 : 8<sup>e</sup> édition En janvier 2023

Le Prix sera remis en janvier 2023 lors de la cérémonie des vœux de Philippe Wahl, Président-directeur général du Groupe et Président de la Fondation La Poste.

## Films documentaires

**« Dans l'œil de l'occupant  
...Regards intimes des soldats allemands sur l'Occupation »  
Un film de Françoise Cros de Fabrique  
Produit par Gédéon Programmes et Les Films d'Ici  
Le dimanche 22 janvier sur France 5 à 22h20**

**GEDEON**  
programmes



Ce film propose de vivre les quatre années de l'Occupation de la France à travers des archives inédites : les films amateurs tournés par les soldats allemands et les milliers de lettres envoyées à leurs proches. Il s'agit d'un tout nouveau regard sur cette période avec des images personnelles époustouflantes, dénuées de propagande, qui montrent les soldats en maîtres du pays, admirant la France et sa culture ou la haïssant...

Nous suivons ainsi de l'intérieur le destin de six soldats allemands, de leur arrivée en France en 1940 jusqu'à la libération en 1944. Un point de vue qui oblige à penser la Seconde Guerre mondiale en des termes différents et à comprendre ces hommes qui occupaient ce territoire au nom du Troisième Reich.

À partir de 1940, les soldats allemands de la Wehrmacht battent l'armée française et envahissent la France. Durant les quatre années de leur présence sur ce territoire, ils écrivent à leur proches et photographient ce qu'ils voient, filment ce qu'ils vivent. Comme pour fixer des souvenirs de vacances. A leur manière, ils témoignent de l'Occupation de la France.

Les soldats du Reich regardent, non sans mépris, et pour certains avec compassion, la puissance française anéantie, ses habitants assommés, les millions de personnes éparpillées sur

les routes de l'exode. Ils vivent chez l'occupé. Ils se déplacent librement, achètent ce qu'ils veulent et profitent de la dévaluation du Franc. Ils visitent les musées et s'encanaillent dans la capitale, comme des touristes en uniformes vivant le fantasme joyeux de la Ville-Lumière. Leurs images, bien que dénuées de toute propagande, montrent ces soldats en maîtres du pays.

Mais la guerre dure et se déchaîne à l'Est. Le « repos du guerrier », c'est la France, la Côte d'Azur. Ils raillent ou saluent la collaboration, pourtant, au fil du temps, témoignent des changements propres aux Français, de la naissance et la présence de la résistance et se sentent la proie de regards hostiles.

Mais dans leurs images et leurs lettres, peu de crimes et d'horreurs, pas d'exactions, pas de sanctions envers l'occupé, si peu de choses sur le sort des Juifs... pourtant, ils sont bien les porteurs de l'idéologie hitlérienne à travers l'Europe.

Depuis des décennies, l'historiographie a braqué son projecteur sur l'État français et sur les Français sous Vichy. Ce film propose d'envisager l'Occupation à hauteur des hommes qui ont combattu pour le Troisième Reich.

Une coproduction LES FILMS D'ICI et GEDEON PROGRAMMES  
Avec la participation de FRANCE TELEVISIONS et TOUTE L'HISTOIRE

Un film écrit et réalisé par Françoise CROS DE FABRIQUE  
Produit par Valérie GUERIN et Serge LALOU  
Montage Géraldine DUPUIS  
Racont  par Romane BOHRINGER  
Musique originale Emmanuel d'ORLANDO

Durée : 55 minutes

**Nous vous souhaitons de  
bonnes fêtes de fin d'année !**

## Ouvrages publiés avec le soutien de La Fondation La Poste en 2022



Thierry Maricourt et Nathalie Dieterlé  
*Frérot Frangin – Hôtel bestiole, hôtel bagnole* Broché  
Éditions Calicot

Agnès Thurnauer  
*Cher Henri, Correspondance avec Matisse*  
Musée Matisse / Bernard Chauveau Édition

Pedro Corrêa do Lago  
*Marcel Proust. Une vie de lettres et d'images*  
Préface de Jean-Yves Tadié  
Éditions Gallimard, Hors Série Littérature

Hélène Berr et Odile Neuburger  
*Correspondance 1934-1944*  
Éditions Tallandier

Catalogue de l'exposition  
« *C'est demain que nous partons.*  
*Lettres d'internés, du Vel d'Hiv à Auschwitz* »  
Édité par le Mémorial de la Shoah

Alice Baxter & Frédéric Benrath  
*Ces petits tas d'ombre et de lumière*  
*Correspondance croisée choisie 1969-200*  
Éditions L'Atelier contemporain

Marie Bonaparte, Sigmund Freud  
*Correspondance intégrale*  
Édition de Remy Amouroux  
Traduction de Olivier Mannoni  
Éditions Flammarion

George Sand  
Emmanuel Arago  
*Notre fraternité est scellée à jamais par  
des liens sacrés. Correspondance*  
Le Passeur Éditeur

Blanche Lee Childe  
Pierre Loti  
*Ah ! Cher Loti, croyez-moi, le masque avait du bon*  
Édition établie et présentée par Hervé Duchêne  
Le Passeur éditeur

Revue Épistolaire n°48  
*Épistolaire et biographie.*  
AIRE, Association Interdisciplinaire de Recherches sur  
l'Épistolaire.  
Éditions Honoré Champion

Adrien Baillet  
*La vie de Monsieur Descartes*  
Introduction et annotations par Annie Bitbol-Hespériès  
Éditions Les Belles Lettres

Jeanne Guégout, Aurélie Luneau, Stefan Martens  
*Comme un allemand en France - Lettres inédites 1940-1945.* Édition revue et augmentée  
Éditions L'Iconoclaste

Alexandra Dauplay-Langlois  
*Un long courrier indochinois*  
Éditions Elytis

François Truffaut  
*Correspondance avec des écrivains  
1948-1984*  
Édition de Bernard Bastide  
Hors série Connaissance, Gallimard

Marguerite Duras, Michelle Porte,  
*Lettres retrouvées (1969-1989)*  
Édition de Joëlle Pagès-Pindon  
Gallimard, Hors série Littérature



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP B707  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)